

« être politisée et instrumentalisée »



être seul, dans le sens où il n'y a personne autour de vous, mais ne pas vous sentir seul pour autant. Ce dont je parle, c'est du sentiment de solitude, qui est quelque chose d'impossible à juger : moi, par exemple, je ne me sens jamais aussi seule que lorsque ce sentiment s'empare de moi dans une fête, quand je suis entourée de gens mais

que je ne ressens aucun lien avec eux. Pour moi, la solitude est un désir de lien, mais aussi la souffrance liée à un manque de lien. Il ne s'agit donc pas d'être en compagnie d'autres gens : je peux aussi ressentir un lien très fort en écoutant de la musique, ou en voyant un objet qui me fait penser que quelqu'un d'autre a ressenti la même chose

« Vous pouvez être seul, dans le sens où il n'y a personne autour de vous, mais ne pas vous sentir seul pour autant. »

© SHUTTERSTOCK

que moi et en me sentant ainsi connectée à cette personne. La solitude dont je parle a trait à l'espace intérieur que nous cultivons : c'est un sentiment qui naît dans cet espace intérieur. Même en vivant une vie intense et agréable, je pense qu'il est presque impossible de ne pas se sentir seul à certains moments. Nous avons tous des moments ou des périodes de solitude, qui expriment, d'après moi, un désir de lien que nous ne parvenons pas à nouer, ou que nous nouons mais qui nous fait douter que ce soit vraiment ce que nous recherchons.

Bien qu'il s'agisse d'un sentiment très personnel, la question de la solitude, surtout dans certains groupes de population tels que les personnes âgées, préoccupe de plus en plus la société et les gouvernements. N'est-ce pas également une question politique ?

Si, c'est une question politique, mais je ne suis pas persuadée pour autant que la réponse doit être administrative. Je suis d'accord sur le fait qu'il s'agit d'une question politique, dans le sens où, en tant qu'individus, nous avons été conditionnés pour réussir dans une société où la norme est le succès. On nous dicte ce qui constitue une vie réussie, et tout s'articule autour de ce type de vie. C'est une question qui concerne la manière dont la vie publique est organisée et dont nous voulons que les gens vivent leur vie, ce qui empêche quelqu'un de rechercher sa propre façon de vivre.

Après une vaste pandémie, qui est encore loin d'être terminée, nous sommes aujourd'hui en proie à une nouvelle récession et à une inflation qui empêche bon nombre de gens de sortir au restaurant, au théâtre, de socialiser. Cela pourrait-il aggraver la solitude ?

Oui, cela va poser problème. Il va y avoir un choc, nous ne pouvons pas continuer à vivre de la même manière, et cela est toujours une forme de trau-

matisme. Cela ne va pas forcément entraîner de la solitude, mais il faudra déployer beaucoup d'efforts pour l'éviter. Il faut se poser la question : de quoi ai-je besoin, dans ma vie, pour être heureux ? Puis il faut se réadapter. Mais je crois qu'on peut trouver des moyens de s'en sortir. Par exemple, pendant la pandémie, je me suis fait de nouveaux amis dans le voisinage : le soir, je sortais me promener, ce qui n'est pas habituel aux Pays-Bas. Cela a été une opportunité à saisir. Voilà la question à résoudre : comment un problème peut-il devenir une opportunité ? Je pense que c'est ce que nous devons nous demander. Ce n'est pas de notre ressort d'éviter quelque chose tel qu'une récession ou une pandémie, mais il y a certaines choses que nous pouvons faire, et il faut essayer.

La peur de la solitude peut-elle être instrumentalisée politiquement ?

N'importe quelle peur peut être instrumentalisée. La peur est une énergie qui peut être politisée, et c'est quelque chose de dangereux. Elle peut être utilisée pour tenter de revenir à une vie aux valeurs plus traditionnelles, et je ne veux pas revenir à une vie où je devrais jouer le rôle traditionnel de la femme. Je pense que nous devons résister à cette instrumentalisation.

Comment lutter ?

En ne perdant pas la raison, en restant concentrés sur les faits. Regarder ce qui se passe réellement, ne pas se laisser envahir par la peur de ce qui pourrait se passer ou de ce qui pourrait s'être passé ailleurs. Regarder autour de soi. Cette peur est-elle vraiment nécessaire ? Il faut rester serein. Une autre réponse à la peur, c'est l'amour et l'espoir. Cela peut paraître très spirituel, mais je pense que c'est vrai. Pratiquons l'amour, l'espoir, et non la peur. Ne cultivons pas la peur, mais l'espoir.



Même en vivant une vie intense et agréable, je pense qu'il est presque impossible de ne pas se sentir seul à certains moments



sert-il ? »

des femmes monter sur scène et se mettre à crier, et elles semblaient toujours très en colère. Lorsqu'un homme pense à une féministe célèbre, il pense immédiatement à une femme en colère, un stéréotype que j'ai moi-même repris pour introduire Win au lecteur, sur une scène, en train de crier... Mais ce n'est pas toujours comme ça : il existe de nombreux types de féminisme.

Au-delà de cette société composée uniquement de femmes, l'autre thème du livre est la crise économique dévastatrice qui a mis le pays à genoux : un thème auquel nous sommes très sensibles en ce moment. Quel avertissement voulez-vous nous donner ?

La crise économique est un fantôme qui plane en permanence autour de nous. Dans le roman, j'évoque la crise des fonds de pension, qui est une réalité en Amérique. Il n'y a pas assez d'argent dans ces fonds ; la bombe est sur le point d'exploser, mais personne ne sait quand ça arrivera. Les confinements et la guerre en Ukraine n'ont fait qu'aggraver la situation.

Vos livres ne manquent pas de références à l'actualité. « Vox », par exemple, a été écrit sous la présidence de Trump. Dans quelle mesure cela a-t-il influencé le roman ?

Ça l'a un peu influencé, inutile de le nier. Cependant, ce qui m'a poussée à écrire ce livre, ce n'est pas Trump en soi, mais ce qui s'est passé après l'élection, les manifestations à Washington, les marches des femmes... C'est à partir de là que j'ai imaginé ces hommes forçant les femmes à se taire.

Une sacrée provocation. Vos livres en contiennent toujours de belles. Pourquoi ? Et surtout, pourquoi en voulez-vous tellement aux hommes ?

J'en veux à tout le monde ! (Elle éclate de rire). Avec mes livres, je voudrais pousser les lecteurs à réfléchir, à se poser des questions. Par exemple, en lisant *QI*, j'aimerais qu'ils se demandent s'il est juste d'envoyer un enfant dans une école où il n'y a pas d'élèves avec un *QI* inférieur, et à quel prix, s'il est juste d'isoler les élèves les moins intelligents : ce sont des questions que les parents se posent, je pense. Mais si on

pousse un peu cette idée, cela devient de l'eugénisme. J'aime prendre un concept qui semble positif et créer une situation dans laquelle ce même concept positif ne l'est plus. Oui, j'aime provoquer ! Si un roman ne provoque pas, alors à quoi sert-il ? Je veux écrire des livres que le lecteur n'oublie pas, ou du moins pas immédiatement. (Elle rit à nouveau)

Ici, cependant, ce sont les femmes qui sont les méchantes. Pourquoi ? Avec ce livre, n'avez-vous pas inconsciemment cherché à venger les victimes de « Vox » ?

Ça pourrait être une explication, mais je pense qu'après le mouvement #MeToo, après *Vox* et après le succès de *La Servante écarlate*, les gens ont commencé à penser que seuls les hommes pouvaient être mauvais, et cela me semble ridicule. Lorsque nous parlons d'êtres humains, nous ne pouvons pas séparer les hommes et les femmes en deux groupes distincts et dire que les uns sont les bons et les autres les mauvais.

Vos protagonistes féminines – Jean dans « Vox », Elena dans « QI » et maintenant Miranda – ont quelque chose en commun entre elles, et aussi avec vous...

Lorsqu'un homme pense à une féministe célèbre, il pense immédiatement à une femme en colère. Mais il existe de nombreux types de féminisme



Il y a un peu de moi dans chacune d'elles, c'est vrai, un écrivain ne peut pas faire autrement. Elles ont presque toujours le même âge, qui est, plus ou moins, le mien. Même derrière leur travail, qui a trait à la langue et à la linguistique, il y a un peu de moi : parce que c'est quelque chose que je connais !

J'aime créer des personnages crédibles, auxquels je peux m'identifier ; j'aurais du mal à me mettre dans la peau d'une jeune fille de 17 ans... A part ça, toutes mes protagonistes ont des enfants, et moi pas, et ça, c'est intéressant.

Lorsque « Vox » est sorti, il a été comparé à « 1984 » de George Orwell et à « La Servante écarlate » de Margaret Atwood. Les considérez-vous comme vos modèles ?

Quand on lit un roman dystopique, et je ne parle pas seulement de *Vox*, on pense immédiatement à *La Servante écarlate* ou à *1984*, car ce sont deux icônes de notre imaginaire. J'adore Orwell, c'est un géant de la littérature. J'ai lu *1984* quand j'avais 13 ans, et je le relis tous les cinq ans, parce que je le considère comme fondamental. Bien sûr, je considère aussi Margaret Atwood comme un modèle, j'ai lu son livre dès sa sortie, dans les années 1980. Si j'étais capable d'écrire comme elle, ce serait génial, mais je ne sais pas si j'ai son talent. Elle a écrit des romans toute sa vie, alors que moi, je viens juste de commencer !